Jacqueline Raoul-Duval

Kafka, l'éternel fiancé

roman

Extrait de la publication

Kafka, l'éternel fiancé

Jacqueline Raoul-Duval

C'est un jeune homme élancé, sportif, élégant, dandy à l'occasion. Il fascine ses amis. Il tient les femmes sous son charme.

Il a passionnément aimé Felice, Julie, Milena, Dora. Elles habitaient Berlin ou Vienne. Il n'aurait jamais épousé une jeune fille de Prague. Il fallait que celles dont il faisait la conquête fussent loin pour avoir le bonheur de leur écrire et le soulagement de ne pas les voir dans leur réalité. Fiancé quatre fois, quatre fois il échappe au mariage. Lorsque s'achève chacun de ses amours, il rédige d'une traite un roman qui, lui, ne s'achève pas. *L'Amérique. Le Procès. Le Château.*

Sa vie ressemble au monde qu'il a créé : impénétrable, hérissé de pièges, mais où l'exigence de la vérité débouche sur la lumière.

Aucun écrivain n'a suscité autant de livres, mais rares sont ceux qui font revivre, comme celui-ci, la vie amoureuse, si singulière, de Franz Kafka.

Éditrice, traductrice de l'italien, Jacqueline Raoul-Duval, née Lily Khayat, est notamment l'auteur du Charme discret de l'adultère *et d'*Un amour amer.

11-III N Jacqueline Raoul-Duval vue par Philippe Matsas © Flammarion

Flammarion

Extrait de la publication

Kafka, l'éternel fiancé

Extrait de la publication

Du même auteur

Voir la Tunisie, Hachette, 1974.
Le Charme discret de l'adultère, Albin Michel, 1999.
Navigateur interplanétaire (en collaboration avec Cheick Diarra), Albin Michel, 2000.
Un amour amer, Michel Lafon, 2002.

Traductions de l'italien :
Le Plongeon, d'Alain Elkann, Belfond, 1983.
La Tête d'Alvise, de Lina Wertmüller, Belfond, 1985.
Le Choc amoureux, de Francesco Alberoni, en collaboration avec Teresa Lombardi, Ramsay, 1985.

Extrait de la publication

Jacqueline Raoul-Duval

Kafka, l'éternel fiancé

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-5525-8

Extrait de la publication

I

Felice

- Du 13 août 1912 au 16 octobre 1917 -

« Il ne m'est possible d'aimer que si je peux placer mon objet tellement plus au-dessus de moi, qu'il me devient inaccessible. »

« Elle m'est inaccessible, il faut que je m'y résigne, et mes forces sont dans un tel état qu'elles le font en poussant des cris de joie. »

Lettres à Max Brod, mi-avril 1921

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dès le premier regard

Ce 13 août 1912, à l'heure tardive où commence cette histoire d'amours singulières, un vent du sud a balayé les nappes de brume et les bourrasques de pluie qui se sont abattues sur Prague au long du jour. Maintenant, le ciel est étoilé, une vraie nuit d'été.

Au cœur de la vieille ville, dans la rue Obstgasse presque déserte, un jeune homme en costume clair, sans gilet, coiffé d'un chapeau de paille, marche d'un pas pressé. Devant lui, entre les pavés disjoints, s'étalent des flaques d'eau qui miroitent sous la lumière des réverbères. Tel un coureur d'obstacles, il saute à pieds joints d'une flaque d'eau à l'autre, d'un reflet à l'autre. Ici, un pignon ouvragé, là, l'ogive d'une fenêtre, un linteau d'église, le bras tendu d'un apôtre, l'envol d'un pigeon. En accéléré, il voit défiler à ses pieds des fragments de sa ville.

On l'entend siffloter *Collection de boutons au Louvre,* que chante depuis quelques jours Léonie Frippon, au cabaret La Ville de Vienne. Ce jeune

Extrait de la publication

homme, une grande enveloppe rouge sous le bras, se rend comme bien des soirs chez son ami, Max.

Max Brod et lui se sont rencontrés par hasard à l'université, le 23 novembre 1903. Ils préparaient un doctorat de droit, avec une égale indifférence. Max, jeune chef de file, animait un cercle d'étudiants et organisait des conférences sur la littérature et la philosophie, ses passions. Un soir qu'il faisait un exposé sur Schopenhauer, il traite Nietzsche de charlatan. Un débat s'ensuit, l'assistance l'applaudit. Quand la salle se vide, un jeune homme l'aborde. On ne peut pas traiter Nietzsche de charlatan. En quelques phrases, cet inconnu développe son propos. Une voix ferme, une attitude timide. Max dévisage ce justicier, qui le dépasse d'une tête. Il est frappé par l'élégance de sa mise, cravate et col cassé, par l'intensité du regard, des yeux noirs où brûle une flamme, il pense à un héros de Dostoïevski. La maigreur et la distinction de cet étudiant aux pommettes hautes le gênent, il se reproche ses excès de bière, de nourritures grasses, son mépris pour le sport. Avant qu'il ne lui réponde, le jeune homme a disparu. D'où sort-il, ce fantôme ? Je ne l'ai jamais vu, il ne s'est mêlé à aucun groupe, il n'a jamais pris la parole. Mais lirait-il les philosophes avec plus d'attention qu'aucun d'entre nous ?

Le lendemain matin, Max reçoit une lettre de cet inconnu : il lui présente des excuses, mais développe ses critiques. Des arguments passés à un fin tamis, un style qui file droit. Max a conservé cette lettre. Et

Extrait de la publication

les dizaines d'autres qui ont suivi. Plusieurs d'entre elles sont ornées de figurines, d'étranges marionnettes noires suspendues à des fils invisibles.

Les deux étudiants sont devenus inséparables. Ils s'enthousiasment pour les mêmes livres, les mêmes films, le cinématographe les fascine. En fin d'après-midi, on les voit sortir de la ville pour de longues promenades dans la campagne. Le soir, ils assistent aux mêmes spectacles, applaudissent et soutiennent le théâtre yiddish, fréquentent les mêmes cafés ; Max lui présente des comédiens, de jeunes romanciers, des poètes, il connaît les cénacles, les troupes, les cabarets et les music-halls les plus intéressants de la ville.

Max lui confie qu'il écrit. Mais il craint de lui soumettre ses récits. Ils ne sont pas à la hauteur des exigences littéraires de son ami. Exigences qui l'agacent plus encore que son ascétisme. Son ami ne boit pas, ni alcool, ni thé, ni café, ne fume pas, dort la fenêtre ouverte au cœur de l'hiver, nage dans des fleuves glacés, se nourrit à peine. Passe encore. Mais il déplume un texte, le dégraisse sans pitié : telle métaphore le fait désespérer de la littérature, telle phrase ronfle, telle autre sonne faux, ces deux-là se frottent l'une contre l'autre, comme la langue sur une dent creuse ! Il répète d'une voix qui ressemble à une prière :

— Il faut tirer les mots du vide !

— De quel vide parles-tu ? demande Max.

En réponse son ami vante les délices de la banalité, fait l'éloge du détail. « L'odeur de la pierre humide

dans un vestibule », dit-il en se délectant de chaque mot, c'est comme cela qu'il faut écrire.

Ce 13 août 1912, à l'heure tardive où commence cette histoire d'amours singulières, le jeune homme en costume clair qui courait après les reflets de sa vieille ville sonne à la porte de son ami.

— Tu as vu l'heure ? s'indigne Max, à peine lui a-t-il ouvert.

— Il est toujours en retard, lance une voix de la pièce voisine. Tant qu'il s'obstinera à retarder sa montre d'une heure et demie, il sera en retard avec tout le monde. Quelle drôle d'idée. Retarder sa montre d'une heure et demie !

Le jeune homme se met à rire. Il dépose son canotier dans l'antichambre et pénètre dans la salle à manger que prolongent une bibliothèque et un petit salon de musique. Otto, le frère de Max, assis au piano, joue la sonate en si mineur de Liszt. Leur mère est au téléphone, M. Brod cherche un livre parmi les rayonnages. De la main, ils saluent leur visiteur du soir.

Dans la salle à manger, une jeune fille, en chemisier blanc, est seule en train de dîner. À sa vue, le jeune homme marque un instant d'indécision. Puis il va droit vers elle, lui tend la main et se présente :

— Franz Kafka.

Il s'assied en face d'elle et l'observe avec une telle fixité que la jeune fille baisse les yeux et hésite avant de répondre :

Extrait de la publication

— Felice Bauer.

— Vous n'êtes pas de Prague. D'où êtes-vous ? Vous voyagez seule ? Pour combien de jours êtes-vous ici ? Comment connaissez-vous les Brod ? Vous travaillez ?

Felice Bauer se détend et sur le même ton saccadé :

— J'habite Berlin. Je suis célibataire. J'ai des liens familiaux avec les Brod. Oui, je travaille. Je dirige le service dictaphone de la société Carl Lindström. Et je pars demain matin. Cela vous suffit-il ?

— Pardonnez-moi, je pose toujours trop de questions. Puis-je vous tenir compagnie ?

Sans attendre une réponse qui ne vient pas, Franz Kafka tire de son enveloppe rouge une pochette de photographies dont il vide le contenu sur la table.

— Mademoiselle, puis-je vous montrer ces photos ? Nous les avons prises, Max et moi, à Weimar où nous avons passé ensemble quelques jours. Pourquoi dînez-vous seule à cette grande table ?

— Je suis rentrée tard. J'étais au théâtre. Personne ne m'a attendue.

Elle adresse un sourire gêné à Max qui vient s'installer près d'elle. Franz lui présente une photographie :

— Voici d'abord la maison de Goethe, avec ses quatorze fenêtres sur la rue et…

— Tu les as comptées ? s'exclame Max.

— J'envie tout ce qui touche à Goethe, absolument tout. Son salon. Son cabinet de travail, cet

Extrait de la publication

escalier, fabriqué par un forçat dans un chêne géant, sans un seul clou, ses porcelaines chinoises, son buste, l'œuvre de David d'Angers, son théâtre de verdure avec deux rangs de spectateurs. Et même, au-dessus de son cercueil, cette couronne de lauriers en or offerte par les femmes allemandes de Prague.

Il choisit d'autres photos :

— En soudoyant le gardien, nous avons pu tout photographier, même la chambre à coucher avec son ciel de lit. Voulez-vous les voir ?

Felice regarde chaque cliché attentivement. Elle a repoussé son assiette, pleine.

— Votre viande refroidit, dit Max.

— Rien ne m'est plus odieux que les gens qui ne cessent de manger.

Une domestique vient annoncer à M. Brod, qui lit dans la bibliothèque, qu'on le demande au téléphone.

Il se lève et quitte la pièce.

— Et moi, rien ne m'est plus odieux que cette sonnerie du téléphone, se lamente Max.

Felice raconte la première scène de l'opérette, *La Petite Amie dans l'automobile,* qu'elle a vue au théâtre de la Résidence :

— On entend quinze fois de suite la sonnerie du téléphone. Quelqu'un, utilisant la même formule, appelle l'une après l'autre chacune des quinze personnes sur scène.

— Heureusement, nous ne sommes pas si nombreux, répond Max.

Extrait de la publication

Felice continue de regarder les photos que Franz commente :

— Voici la maison de Liszt. Il ne travaillait, paraît-il, que de cinq heures à huit heures. Ensuite, il allait à l'église, puis se recouchait et, à partir de onze heures, il recevait ses visiteurs. Sur cette photo, vous pouvez voir la maison de Schiller. La salle d'attente, le salon, le cabinet de travail, les alcôves. Quelle bonne disposition pour une maison d'écrivain.

Max saisit une photo que Franz voulait dissimuler.

— Regardez plutôt Franz en train de nager. Voyager avec lui, c'est l'enfer. À chaque étape, il nous faut trouver, quitte à errer durant des heures, un hôtel sans aucun client, sans un chien à la ronde, sans un bruit et, en plus, à proximité d'un restaurant végétarien et d'une piscine en plein air. S'il ne nage pas, s'il ne rame pas, s'il ne marche pas tous les jours, il est invivable.

— Vous voyagez souvent ensemble ?

— Oui. Nous avons été en Italie : Brescia pour voir les aéroplanes, Milan, Riva, Lugano. Zurich. Et deux fois à Paris. Otto était avec nous. Il m'a aidé à supporter les extravagances de notre naturiste.

— Vous êtes naturiste ? s'exclame Felice.

— Pas vraiment… je suis l'homme au caleçon de bain. C'est vrai que, cet été, à la colonie de Jungborn, j'ai été pris d'une légère nausée à la vue de ces gens complètement nus, sans pudeur. S'ils courent cela

n'arrange rien. Je n'aime pas non plus les vieux messieurs qui sautent par-dessus les tas de foin.

Ils rient tous trois.

— Alors, pourquoi y allez-vous ?

— Ce sont des gens paisibles qui vivent près de la nature. Dormir à la belle étoile, marcher pieds nus sur l'herbe, au petit matin, c'est très agréable.

Max montre à Felice une autre photo :

— Regardez Franz devant le jardin de Werther avec Grete ; ils mangent des cerises.

— Qui est Grete ?

— La ravissante fille du gardien. Franz l'a suivie nuit et jour. Avoue, tu en étais amoureux. Tu lui as offert des chocolats, des œillets, un petit cœur, une chaîne, que sais-je encore ? Tu l'aurais demandée en mariage si elle avait répondu à tes avances.

Max regarde sa montre :

— Il est déjà onze heures, et nous n'avons pas décidé de l'ordre de tes nouvelles. Tu dois impérativement les envoyer demain matin, à la première heure. Installons-nous à côté pendant que Felice termine de dîner.

Il se lève, s'empare de l'enveloppe rouge posée devant Franz, en retire un manuscrit. Felice regarde Franz d'un air étonné :

— Vous écrivez, vous aussi ?

C'est Max qui répond :

— Lui surtout ! Écrire est sa raison de vivre. Sa tête fourmille d'histoires prodigieuses. Il devient fou

Extrait de la publication

s'il ne les écrit pas. Il n'est que littérature. Vous n'avez rien lu de lui ?

Felice feuillette le volume des œuvres de Goethe que M. Brod a abandonné sur son fauteuil :

— Non, mais j'ai lu tous vos livres, Max. À l'exception de votre premier roman, *Le Château Nornepygge.* Je n'ai pas pu en venir à bout. J'ai essayé plusieurs fois.

Franz la dévisage d'un air consterné. Un silence s'installe, que Felice rompt d'une voix tranquille :

— J'en suis la première étonnée. Je me propose de le reprendre à l'occasion.

Max entraîne Franz vers un guéridon aux trois pieds raides et minces :

— Mettons-nous au travail. Nous n'en avons que pour quelques minutes. J'ai une proposition à te faire, je l'ai notée sur une feuille. Où l'ai-je mise ?

Il fouille ses poches, regarde autour de lui, l'aperçoit sur le marbre de la cheminée.

— La voilà ! Je mettrais en premier *Enfants sur la grand-route,* suivi de *L'Excursion en montagne* et de *Si l'on pouvait être un Peau-Rouge.* En dernier, *Un jour que j'étais malheureux.* Pour les autres nouvelles, je suis d'accord avec l'ordre que tu as choisi.

Felice s'approche d'eux :

— J'aime beaucoup copier des manuscrits. Il m'arrive de le faire à Berlin. Je vous serais reconnaissante, Max, si vous pouviez m'en envoyer.

Franz la regarde :

— Pour lire un texte ou simplement le copier ?

— Simplement le copier.

Franz frappe un grand coup sur le guéridon. Tous sursautent.

— Franz, tu acceptes l'ordre que je te propose ? Je peux reclasser tes nouvelles ?

— Je n'enverrai rien demain.

— Tu recommences, c'est exaspérant ! Je dois me battre contre toi à chaque publication. Pourquoi ce refus de la dernière heure ?

— Parce qu'il n'y a aucune raison de publier un texte qui ne soit pas parfait. Je ne suis pas pressé. Les hommes ont été chassés du paradis à cause de leur impatience. Et c'est leur impatience qui les empêche d'y retourner. Et puis, je ne veux pas décevoir ton éditeur encore une fois.

— Mais c'est lui qui me réclame ton texte, encore hier, au téléphone ! Je lui ai formellement promis que tu le lui enverrais demain matin. Tu ne peux pas me faire ça.

— Je lui ai demandé combien d'exemplaires il a vendu de mon premier recueil. Onze. Comme j'en ai acheté dix, j'aimerais savoir qui possède le onzième *Contemplation* ? Et pourquoi ton éditeur publie-t-il des textes qui ne se vendent pas ?

— Parce qu'il sait qu'un jour il en vendra des centaines. Veux-tu que je te rappelle ce que disent de toi Rilke, Werfel, Heine, Musil ? Tu ne partiras pas d'ici avant de m'assurer que tu enverras ce texte demain.

Extrait de la publication

— À la poste centrale, adresse-toi à la demoiselle du guichet 14, c'est la plus jolie, ajoute Otto.

— Envoie-le par lettre recommandée, dit Max.

— Je n'ai jamais envoyé une lettre, ni même une carte postale, autrement que recommandée.

Otto a fermé son piano. Il s'agenouille devant le poêle. Franz le regarde, se met à rire et prend Felice à témoin :

— À chacune de mes visites, Otto, qui tient à se coucher à l'heure, s'escrime ostensiblement avec l'écran du poêle. C'est sa façon de me rappeler qu'il est temps de partir. Il m'a surnommé le trouble sommeil professionnel. Parfois, toute la famille Brod doit réunir ses forces pour me pousser hors de l'appartement. Ce soir, je crains de vous avoir retardée, vous aussi. À quelle heure partez-vous demain matin ?

— À six heures et demie. Je n'ai pas fait ma valise. Et je veux terminer mon livre avant de dormir.

Franz sourit :

— Vous aimez lire tard dans la nuit ?

— Parfois jusqu'à l'aube.

— Vous rentrez à Berlin ?

— Non, je pars pour Budapest. Assister au mariage de ma sœur. Vous voulez vraiment tout savoir ?

Mme Brod se mêle à la conversation :

— À son hôtel, Felice m'a montré la robe en batiste qu'elle portera pour la cérémonie. Ravissante !

Felice se lève. Franz qui ne la quitte pas des yeux remarque :

Extrait de la publication

— Vous portez les pantoufles de Mme Brod ?

— Oui. Il a fait un temps épouvantable toute la journée, j'ai dû mettre mes bottines à sécher. Mais je suis habituée aux mules à talons.

— Des mules à talons ? Quelle nouveauté !

Elle file à travers le couloir qui conduit à la salle de bains. Une porte claque. Mme Brod s'écrie :

— Felice a tout d'une gazelle !

Franz grimace. Max s'approche de son ami et lui demande à voix basse :

— Comment trouves-tu notre Berlinoise ?

— Sans charme, sans attrait. Quand je suis arrivé, elle dînait à table et pourtant je l'ai prise pour la bonne. Un visage osseux, insignifiant. Un nez presque cassé, des cheveux blonds un peu raides. Elle est habillée comme une ménagère, bien qu'elle ne le soit nullement, je l'ai vite constaté. Elle est décidée, pleine d'assurance, robuste. Comme se…

On entend des pas dans le couloir. Il s'interrompt. Court au-devant de Felice et lui montre la revue qu'il a sortie de son enveloppe :

— Mademoiselle Felice, j'ai apporté, par hasard, un numéro de *Palästina*.

Felice tend une main que Franz saisit et tient serrée contre lui.

— Connaissez-vous cette revue ? Max et moi projetons d'aller l'an prochain en Palestine. Voulez-vous vous joindre à nous ?

— Quelle drôle d'idée… Vous plaisantez ?

Elle retire sa main.

Extrait de la publication